pour trente livres pesant d'or. Les provinces de l'Asie furent données au comte de Blois, qui prit le titre de duc de Nicée et de Bithynie. Si nous en croyons Nicétas, les croisés se partagèrent entre eux des villes qui n'existaient plus, des provinces qui n'appartenaient plus à l'empire depuis longtemps; les historiens grecs nous disent qu'on tira au sort les pays des Mèdes et des Parthes, les royaumes qui étaient sous la domination des Sarrasins et des Turcs. Constantinople fut pendant quelques jours un marché où l'on trafiquait de la mer et de ses îles, de l'Orient et des peuples qui l'habitaient.

Le clergé latin ne négligea point de prendre sa part des dépouilles de la Grèce; les chefs de la croisade avaient décidé entre eux que si l'empereur de Constantinople était choisi parmi les Français, on choisirait le patriarche parmi les Vénitiens; d'après cette convention, qui avait précédé la conquête, Thomas Morosini, prêtre de Venise, fut élevé à la chaire de Sainte-Sophie, et confirmé ensuite, ou élu de nouveau par le pape. On nomma des prêtres des deux nations pour desservir les temples enlevés aux vaincus, et toutes les églises de Constantinople avec leurs revenus furent partagées entre les prêtres de France et de Venise; des prêtres et des évêques latins furent envoyés en même temps dans les autres villes conquises et prirent possession des biens et des dignités du clergé grec.

Après son couronnement, Baudouin écrivit au pape pour lui annoncer les victoires extraordinaires par lesquelles il avait plu à Dieu de couronner la bravoure des soldats de la croix; le marquis de Montferrat, dans une lettre adressée au pontife, protestait de son humble soumission et de son entière obéissance à toutes les décisions du saint-siège. Le doge de Venise, qui jusqu'alors avait bravé avec tant de fierté les menaces et les foudres de Rome, reconnut la souveraine autorité du pape, et joignit ses protestations et ses prières à celles de Boniface et de Baudouin.

CHAPITRE XXIII

LES CROISÉS PARCOURENT LES PROVINCES DE L'EMPIRE POUR LES SOUMETTRE — SOULÈVEMENT DES GRECS — GUERRE DES BULGARES — L'EMPEREUR BAUDOUIN PRISONNIER — DÉSORDRES ET PLEINE DÉCADENCE DE L'EMPIRE DE BYZANCE

Les grandes victoires des croisés et l'humble soumission des chefs n'avaient pas tout à fait désarmé la colère d'Innocent. Il reprochait à l'armée victorieuse des Latins d'avoir préféré les richesses de la terre aux trésors du ciel; il ne pardonnait pas surtout aux guerriers de la croix les désordres et les excès qui avaient suivi leurs conquêtes. Cependant le père des fidèles n'osait sonder la profondeur des jugements de Dieu; il se plaisait à croire que les Grecs avaient été justement punis de leurs fautes, et que la Providence avait récompensé les pèlerins comme les instruments de sa justice; il finissait par rappeler aux croisés leurs promesses, si souvent renouvelées, de secourir la terre sainte.

Le pape approuva l'élection de Baudouin, qui prenait le titre de chevalier du saint-siège, et n'hésita point à reconnaître un empire que la victoire avait soumis à ses lois spirituelles; il écrivit aux évêques de France, et leur dit que le Seigneur avait voulu consoler l'Église par la conversion des hérétiques; il invitait en même temps, au nom de l'empereur Baudouin, les Français de toute condition à se rendre dans la Grèce, conquise par les armes de la croix. Les indulgences de la croisade étaient promises à tous ceux qui se réuniraient aux vain-

queurs de Byzance, pour défendre et faire fleurir le nouvel empire d'Orient.

Nulle part la conquête de Byzance ne causa plus de joie que dans la terre sainte. Les défenseurs et les habitants des villes chrétiennes d'outre-mer, qui n'avaient connu que les maux de la guerre, voulurent partager la fortune et la gloire des Français et des Vénitiens; le légat du pape, Pierre de Capoue, qu'Innocent avait envoyé en Syrie, quitta la Palestine et vint animer par sa présence le zèle du clergé latin qui travaillait à la conversion des Grecs; les chevaliers de Saint-Jean et du Temple accoururent aussi dans la Grèce, qui était devenue la véritable terre promise; le roi de Jérusalem resta presque seul à Ptolémaïs.

Ce fut alors que Baudouin apprit la mort de sa femme, Marie de Flandre. Cette princesse, embarquée sur la flotte de Jean de Nesle, croyait trouver son mari dans la Palestine; la fatigue et peut-être aussi le chagrin d'être séparée de son époux la firent tomber malade; elle mourut en apprenant la conquête de Constantinople; le vaisseau destiné à ramener la nouvelle impératrice sur les bords du Bosphore ne rapporta que sa dépouille mortelle; et Marie fut ensevelie avec une grande pompe dans l'église Sainte-Sophie, où peu de jours auparavant Baudouin avait reçu la couronne impériale. Les croisés perdirent en même temps un de leurs chefs, Matthieu de Montmorency, dont toute l'armée en pleurs suivit les funérailles. Ainsi la Providence avertissait de temps à autre les nouveaux maîtres de l'Orient, et leur annonçait les mauvais jours qui étaient proches.

Une armée de vingt mille croisés avait suffi pour renverser les murailles de Byzance; mais cette armée, toute redoutable qu'elle était, ne suffisait point pour occuper et pour garder les villes et les provinces qu'un jour de victoire avait mises entre les mains des Francs; les peuples de la Grèce étaient vaincus sans être soumis; dans le désordre où se trouvait l'empire conquis, tous les Grecs qui avaient encore les armes à la main voulurent se faire une principauté ou un royaume. Partout des États ou des empires nouveaux s'élevaient du sein des ruines, et menaçaient déjà celui que les croisés venaient d'établir; un petit-fils d'Andronic fondait, dans une province grecque de l'Asie Mineure, la principauté de Trébizonde; Léon Ségure, maître de Napoli de Romanie, régnait ou plutôt répandait la terreur dans l'Argolide et l'isthme de Corinthe; Michel l'Ange Comnène, employant les armes de la trahison, relevait le royaume d'Épire, et retenait sous ses lois un

peuple sauvage et belliqueux. Théodore Lascaris, qui, comme Énée, avait fui sa patrie livrée aux flammes, rassemblait des troupes dans la Bithynie, et se faisait proclamer empereur à Nicée, d'où sa famille devait un jour revenir en triomphe à Constantinople. Si les deux empereurs précipités du trône avaient eu quelque habileté ou quelque courage, si le malheur les eût réunis, ils auraient pu entrer en partage de leurs propres dépouilles, et retrouver un reste de puissance. Mais tel était le caractère de ces princes, qu'ils ne pouvaient se rapprocher que pour se trahir, et que la Providence, pour les punir, n'avait qu'à les mettre en présence les uns des autres; Alexis, après avoir accablé Mursufle de caresses, l'attira dans sa maison et lui fit arracher les yeux. Mursufle, abandonné des siens, tomba entre les mains des croisés, qui le conduisirent à Constantinople et le précipitèrent du haut de la colonne de Théodose; Alexis, trahi à son tour et abandonné par ses proches, erra longtemps en Asie et en Europe; il tomba dans un état si misérable et si peu digne d'un prince, que l'histoire contemporaine n'a pu suivre ses traces et nous dire quelle fut sa fin.

Tandis que les princes grecs se disputaient ainsi quelques débris de l'empire, se faisaient la guerre entre eux, les barons français quittaient la capitale pour prendre possession des villes et des provinces qu'ils avaient reçues en partage; au lieu de trouver partout des peuples soumis, ils ne rencontrèrent souvent que des ennemis à combattre; il leur fallut conquérir ce qu'on leur avait donné, et pour comble de malheur la discorde fut sur le point de s'établir parmi eux comme parmi les vaincus. L'empereur Baudouin, après avoir parcouru et visité la Thrace à la tête de ses troupes, voulut entrer en maître dans le royaume de Thessalonique, malgré les prières et l'opposition de Boniface de Montferrat; cette querelle, que Villehardouin attribue à la *suscitation de certains flagorneurs*, s'échauffa de part et d'autre, et déjà on en était aux hostilités déclarées, lorsque Henri Dandolo, le comte de Blois et les principaux chefs s'interposèrent entre les parties belligérantes; le nouvel empereur et le roi de Thessalonique ne purent résister à la voix de leurs plus illustres compagnons qui leur parlaient au nom de Jésus-Christ et de la croisade, au nom de leur propre gloire et de cet empire qu'ils avaient fondé en commun. A la fin les deux princes, qui se soumirent au jugement des barons, jurèrent de ne plus écouter les perfides conseils, et s'embrassèrent en présence de l'armée. Si dans cette circonstance, dit Villehardouin, Dieu n'eût pris pitié des croisés,